



Route 60, Beit Jala, près de Bethléem. Des plaques de béton spécialement conçues ont été intégrées au mur le long de grands axes routiers comme la route 60 pour empêcher les attaques contre les véhicules israéliens.



Camp de réfugiés de Shu'fat. En arrière-plan, le village d'Al Isawiya, Jérusalem-Est. Si le tracé prévu est respecté, le mur dépassera les 700 km, soit plus de deux fois les 320 km de la ligne d'armistice de 1949, ou Ligne verte, entre Israël et la Cisjordanie. Photographies Josef Koudelka/Magnum Photos

# Frontières

*Without/Sans*, d'Ezra Nahmad, qui n'est pas précisément un livre mais un grand cahier de belle tenue, prolonge et complète nécessairement *Wall* de Josef Koudelka. Ce sont les images de territoires de l'après. Après le désastre de la partition des terres palestiniennes et israéliennes, après la violence des architectures bétonnées.

JEAN PERRET

Les photographies d'Ezra Nahmad sont celles du silence des terres désertées par les hommes. Ezra Nahmad est issu d'une famille aux multiples racines, égyptiennes, syriennes, turques et marocaines; il connaît Israël pour y avoir vécu avant de séjourner en Italie, puis en France. Etudes d'histoire de l'art, puis peinture et rédaction d'articles, de monographies. La photographie l'intéresse, il rédige sous pseudonyme des textes et lui consacre ce premier cahier. Des paysages noirs, gris et blancs, et de couleurs ternes, délavées, le composent. Terres rugueuses comme les pierres aux angles non encore érodés par les vents, ingrates comme les sables déjà incrustés dans la mémoire des hommes absents. Quelques bâtiments, tout est vu de loin dans la profondeur des paysages de ce pays, qui est deux pays à la fois, intriqués l'un dans l'autre pour le pire en-

core. Avec la distance, qui crée le sentiment paradoxal d'une proximité, les images existent dans l'aveuglement de l'état d'épuisement d'une histoire sans fin.

La force politique de ses prises de vues tient à leur silence. Même les oiseaux dans le ciel, on ne peut les entendre. La force poétique du regard d'Ezra Nahmad relève de sa gravité étrangement calme. C'est comme après les pleurs d'un chagrin considérable, quand il n'y a plus de larmes aux yeux, qui restent grands ouverts sur l'état de la souffrance. Dans cette attention du regard auquel le photographe nous convie, c'est bien à la réalité matérielle de ces territoires palestiniens et israéliens que nous avons affaire. L'évidence de leur état *sans*. C'est bien le titre de l'ouvrage, *Without/Sans* – il y avait et maintenant, c'est sans – sans rien, sans vie, sans avenir, sans temps, sans lieux. Regard hagard, immobile, arrêté dans un éloignement propre à un rêve, qui figure des espaces de sidération et les transfigure en lieux de méditation. Vues parfois floues,

quelques images de remémoration des temps anciens, des cartes géographiques... A bien regarder ses images, Ezra Nahmad suggère progressivement une vision conduisant à une abstraction des paysages. La dimension d'un cauchemar s'ouvre à nous, cauchemar éveillé dans lequel la réalité vacille, ces petites bêtes noires, fourmis humaines sur fond de pierres sèches, ces espèces de traits tirés comme une tentative de prendre des repères, sinon pied dans ces non-lieux.

Ce cahier donc, qui ne saurait être un livre, trop lourd pour manifester cette sorte d'hébététe douloureuse et ce silence délétère, est d'une cohérence graphique parfaitement convaincante dans sa modestie. Tirage limité à 300 exemplaires, un tampon rouge en guise de signature personnelle, ce cahier de photographie, *Without/Sans*, a été tiré de sous la table d'exposition de grands et lourds livres dans une librairie dédiée à la photographie. Il était réservé à des gens curieux de savoir ce qui se passe en dessous,

disait le libraire! Et c'est l'évidence, ce cahier vient de dessous, d'à côté, des territoires bafoués de Palestine, avec la force muette d'un constat imparable fait de rêves récurrents, lancinants, traumatiques.

**On se rappelle ce livre** de Josef Koudelka, né en 1938 en Moravie, Tchécoslovaquie, *Invasion Prague 1968*, et *Gitans, la fin du voyage* en 1975, des photographies en noir et blanc, charbonneuses, pour rendre compte d'événements politiques dramatiques, l'invasion soviétique, et du monde des Gitans qu'il fréquenta pendant une décennie. Dans *Gitans, la fin du voyage*, réédité en 2011 avec un choix de photographies revu et augmenté, c'est tout un univers qui est rendu au sein de sa vie quotidienne, de ses modes d'existence, ses rituels, ses fêtes. Exploration de la vie matérielle de ces gens et, partant, de leurs visions du monde. Ce livre n'a pas été le seul qui cherche à raconter leur histoire, certes, mais il a compté très vite comme une référence considérable, tant un point



de vue s'imposait, une esthétique du cadre et de la lumière qui mettait à mal toute dérive pittoresque à l'avantage d'une saisie de scènes étonnantes de simplicité et tout autant riches et naturellement complexes.

Josef Koudelka est devenu un des photographes importants au plan international dès la fin des années 60, développant une œuvre rythmée par la publication de livres lourds, si l'on peut dire, impressionnants de sens, de maîtrise formelle au service d'un réalisme imparable, un témoignage d'une force documentaire spectaculaire. Et puis, voici *Wall, Israël-Palestine, Paysage, 2008-2012*, ce grand livre qui prolonge une lignée exceptionnelle. A voir, cette collection d'images en noir et blanc, des tirages de haut rang qui creusent les matières dans le détail.

Le Proche-Orient, la Palestine, Israël, les territoires occupés, les colonies, une histoire de violences, d'espoirs déçus, de désespérance et d'utopie. Tout un ensemble d'événements contemporains dont les médias rendent largement compte. Mains films réalisés, des documentaires de toute facture, et des milliers, des millions de photographies, des livres sont en circulation. Alors, ce livre de Josef Koudelka ! Il est considérable pour dire à nouveau et comme s'il s'agissait d'une première fois – avec la conviction que suppose, par delà tout effet de style, l'esthétique du panoramique – l'évidence ahurissante du mur, des barrières métalliques, des clôtures électrifiées, des barbelés qui rehaussent des masses de béton armé, les miradors et caméras de surveillance, les tranchées et les checkpoints.

La largeur des images donne à voir, au sens d'une expérience sensorielle qui provoque un malaise, la spectaculaire ampleur du mur construit et toujours en train de l'être par Israël. Selon sa stratégie sécuritaire, il s'agit de mettre à l'abri d'attaques terroristes palestiniennes la population de l'Etat hébreu.

Je me rappelle avoir été initié en quelque sorte à la réalité du mur par Avi Mograbi, cinéaste israélien dont les films témoignent

de la conscience lucide, douloureuse et contestataire de citoyens à l'endroit de leurs propres autorités. Nous l'avons suivi en voiture, le mur, puis à pied, l'avons traversé puisqu'il est troué de nombreux passages arrachés au béton. Cette ampleur, Avi Mograbi expliquait à quel point elle stigmatisait la société israélienne même, son identité paranoïaque et de quelle manière cette entreprise renfermait son pays sur lui-même, en une prison. Ce grand mur est tous les murs et barrières et obstacles faits à la circulation des hommes. Il est cette imparable métaphore des terres barrées, saignées, stigmatisées. Des terres de balafres aux dimensions d'une monstruosité qui dessinent une géographie du désastre.

Les paysages de Josef Koudelka sont inépuisables. Ils déclinent en un refrain lancinant le mur, les murs, et racontent en même temps les applications les plus saisissantes, les plus remarquables, les plus invraisemblables, ou cauchemardesques, en ce qu'un cauchemar rend visibles des configurations parfaitement insensées. Ce travail a un ancrage de première importance dans le temps d'aujourd'hui et en aura à l'avenir comme témoignage irréfutable (comme les images de Prague lors de l'invasion soviétique) pour les citoyens du monde, les géographes, les urbanistes, les anthropologues, les écrivains et poètes. Quel mouvement des yeux à entreprendre – de tout le corps a-t-on l'impression – afin de voir de droite à gauche et de gauche à droite ces visions panoramiques, dont la pertinence est remarquablement esthétique et éminemment politique !

Un historique, un glossaire, des légendes brèves, une localisation et une contextualisation factuelle pour chaque paysage, participent de ce livre au graphisme sobre, classique, de grand format et d'un vrai poids d'engagement.

« (...) la photographie saisit précisément le hasard et la nuit du temps, l'obturation » écrit Ezra Nahmad. Oui, toutes ces images réunies relèvent d'une nuit scariifiée faite de lumière morte.



Photographie Ezra Nahmad. Extrait de *Without/Sans*.



Josef Koudelka  
*Wall*  
Editions Xavier Barral, 2013, 120 pages

[www.exb.fr](http://www.exb.fr)



Ezra Nahmad  
*Without/Sans*  
Peperoni Books, 2013, 48 pages

[www.peperoni-books.de](http://www.peperoni-books.de)  
[www.ezranahmad.com](http://www.ezranahmad.com)

## Les pieds dans l'eau



Et si Martin Parr avait conçu le livre de photographie, qui soit le livre de tous les livres de photographie ? Il s'agit en fait des trois tomes passionnants de *The Photobook: A History* (Phaidon, Londres, 2006, 2008 & 2014), qui recensent avec force images et descriptions érudites une grande quantité de livres, soit tous les livres, que leur docteur auteur considère comme des joyaux. Car le photographe anglais salué par maints admirateurs pour son ironie délicieusement mordante rehaussée d'une espiègle bienveillance, est un observateur, historien et collectionneur mondialement adoubé. Il reconnaît à la photographie des qualités documentaires qui ancrent les personnes photographiées dans leur culture, afin d'en donner la dimension vernaculaire, si riche de signes révélateurs de nos sociétés.

Soit. Et si Martin Parr avait maintenant publié l'album de tous les albums de famille ? En tous les cas, *Life's a beach* n'est pas un livre mais un véritable album de photographies, dont toutes les images signées sont fixées séparément, à l'ancienne, avec indications des lieux (une bonne quinzaine de pages) écrites à la main.

Quelles images ! La vie à la plage est la matrice paradigmatique de toute vie de bonheur, de vacances, de couple, d'enfants, de célibataire, de repos, de lecture, et de toutes activités de détente collective. Chaque personnage a sa singularité, alignée sur des modèles comportementaux largement partagés.

Et à nous, qui feuilletons les pages cartonnées de *Life's a beach*, de décider enfin de constituer notre propre album, qui conforterait notre vie à l'aune du bonheur des heures suspendues au fil du beau temps. Ou alors, nous pourrions même mêler nos propres photos à celles de Martin Parr !

Chaque image, de l'Argentine à la Thaïlande, de la Chine à, bien entendu, la Grande-Bretagne son pays, est chargée d'une plus-value de sens logée dans les corps des personnages photographiés, un peu ridicules, et néanmoins chaleureusement immortalisés. C'est un jeu de décalages subtils qui est mis en scène, une affaire de construction de l'espace. Les premiers plans sont souvent saisissants, toujours en lien avec la profondeur du paysage, des coups de flash sont autorisés et même dans un cas au moins une composition parfaitement artificielle que permet la digitalisation des images. Les couleurs font partie de ces glissements progressifs du documentaire vers le... poétique ethnographique.

Cet album est décidément formidable, réalisé avec un soin d'orfèvre, en tirage limité à deux fois mille exemplaires (éditions anglaise et française) et bien sûr numéroté et signé. S'il ne devait rester qu'un album de famille, nonobstant les millions qui existent et que des programmes informatiques permettent de produire et de livrer aujourd'hui clé en main, ce pourrait donc être celui de Martin Parr, dont le titre anglais laisse accroire que la vie a pour de vrai les pieds dans le sable chaud.

Martin Parr  
*Life's a beach*  
Editions Xavier Barral, 2012, 124 pages